



AVENIAT REGNUM TUUM

Dimanche 27 décembre — SAINT JEAN
Lundi 28 — SAINTS INNOCENTS

Télégramme de S. S. Pie X

A l'occasion des fêtes de Noël, M. Paul Feron-Vrau avait adressé à S. Em. le cardinal Merry del Val, la dépêche suivante :

Cardinal Merry del Val,
En ces fêtes Noël, au nom de tout personnel Maison Bonne Presse et de grande famille « Croix », vous prie de déposer aux pieds de Votre Sainteté l'hommage de vénération, d'obéissance absolue, de dévouement total et sans réserve affectueux.

Commandeur PAUL FERON-VRAU.
Dès la veille de Noël, M. Paul Feron-Vrau avait la consolation de recevoir le télégramme suivant, dont toute la famille de la Croix sera profondément reconnaissante.

Commandeur Paul Feron-Vrau, rue Bayard, Maison Bonne Presse Paris.

Card. MERRY DEL VAL.

SAMEDI 26 DÉCEMBRE 1908

La journée

Les fêtes de Noël, à Paris, ont été célébrées avec éclat et piété.

Dans beaucoup d'églises, de nombreux fidèles n'ont pu trouver place.

M. Fallières a été, le jour de Noël, au retour d'une promenade à pied, l'objet d'une agression de la part d'un garçon de café nommé Mattis, qui l'a saisi au bonnet et jeté à terre ; le président n'a pas été blessé.

L'agresseur, qui a les allures d'un déséquilibré, est arrêté.

Le Conseil des ministres s'est occupé des incidents de la Faculté de médecine, sur lesquels une enquête est ouverte, et de la prise de possession par l'Etat du réseau de l'Ouest.

Le concours d'admissibilité à l'agrégation des Facultés de médecine, qui a été déterminé au Quartier Latin les troubles graves dont nous avons parlé, est par décision ministérielle ajourné à une autre date.

La Faculté de médecine est terminée jusqu'au 1^{er} mars pour la première et la deuxième année.

Le général Février, ancien grand-chancelier de la Légion d'honneur, est mort le jour de Noël.

ETRANGER. — La Douma a discuté le budget des Affaires étrangères, et M. le wolsky a prononcé un grand discours sur la situation extérieure. Il renvoie pour les Balkans à la circulaire de la Russe aux puissances, dont le texte officiel est publié aujourd'hui.

L'Amazone blanche

TROISIÈME PARTIE

Chapitre Premier LE RÉVEIL DU CLOCHER (suite)

oudain, il tressaille. Une femme, nue et blanche, a glissé sans bruit sur ses dalles à ses côtés et le touche à l'épaule.
C'est l'Amazone.
— N'ayez crainte, dit-elle. C'est moi qui suis Jeanne et Louise, celle qu'on appelait hier Michelle la Courrière.
Elle arrive la première afin de prier auprès du cercueil, de pleurer ses fautes aux pieds du pasteur et d'en recevoir le pardon

JOURNAL DE ROUBAIX-TOURCOING

5 CENTIMES 84, Grande-Rue 84, DE ROUBAIX-TOURCOING 85, Rue des Ursulines 5 CENTIMES
Bureaux - LILLE, 15, RUE D'ANGLETERRE, 15, LILLE. - TÉLÉPHONE : 672 - (POUR PARIS : 5, rue Bayard, 5)

Des ailes!..

LA VILLE-DE-BORDEAUX
Dirigeable militaire : 3000 M³ 80/90 H P
Armement : 2 mitrailleuses Hotchkiss

LA VILLE-DE-PARIS
CLÉMENT BAYART
COLONEL RENARD
LA VILLE-DE-NANCY, etc...

Telle est l'immense annonce se balançant au-dessous d'un dirigeable couleur d'or, qui m'a reçu au Grand-Palais, hier, jour de Noël, à l'heure où justement vous déliez votre serviette devant le déjeuner de midi, en vous écriant : « Agissez, passez-moi le couteau pour découper la dinde ! »

Étrange destinée d'un cerveau de journaliste-prêtre ! La veille, entendre les misères humaines, murmurées très bas, tout le long du jour, dans l'ombre du confessionnal ; puis l'Adeste, les cérémonies traditionnelles, les yeux fixés, dans le fond du passé, sur le bateau de l'Enfant Divin... Et, sans transition, entre messe et vêpres, la vision de l'avenir dans le hall du Grand-Palais... la pensée encore parfumée de l'encens mystique des vérités saintes, herode tout à coup au vent-vert grandiose des immenses dirigeables... ou s'en allant sur l'Allo légère des aéroplanes vers les régions du bleu, de l'espace et de la liberté !

Car c'est bien une vision de ce que sera « demain », et une vision plus documentée, plus intense, que ne fut jamais la vision d'un début.

Je me rappelle encore une petite salle, timide et solitaire, accessoire méconnu de je ne sais quelle vague exposition dans les Tuileries. On avait installé là les premières voitures automobiles. Quelques rares promeneurs s'y aventurèrent, et regardaient comme au regard de grands joujoux... Seulement, c'était plus tard et moins gracieux.

Mais, tout d'un coup, s'élevait, comme Wright, d'un bond superbe, après avoir rampé, l'exposition d'automobiles s'est installée en reine au Grand-Palais, transformant nos conditions d'existence, éblouissant tout le monde par l'éclat de ses illuminations, l'immensité de son succès, et l'influence que lui donnaient deux cent mille ouvriers travaillant pour sa cause.

Aujourd'hui, l'exposition d'automobiles a vécu, et l'Aéronautique fait à sa place encore toute chaude une entrée sensationnelle.

Falaise, en une maquette remarquable, a tenté de montrer le Vol se dégagant de la Matière... Un vautour, les ailes grandes ouvertes, émerge d'une masse de glaise qui ne réussit plus à le retenir. Vous la verrez, à droite de l'aéroplane de Delagrave.

Cette œuvre exprime bien le sentiment qu'on éprouve en face de l'exposition de cette année.

Des ailes !... Des ailes !... chantait Michélet dans son livre de l'Oiseau.

Ce cri, l'humanité l'a toujours éperdument poussé.

Mais aujourd'hui, ses bras étendus en touchent la réalisation... On sent que la pensée universelle du monde s'est bloquée contre cette difficulté à vaincre... contre cette inconnue à résoudre... vers cette splendide conquête à faire !

On la tient... on l'étreint... Déjà, elle est nôtre !

Mais de qui sera la formule définitive ?

De ce pneumatique Américain, avec son appareil calme, simple, largement assis...
De Delagrave, dont l'aéroplane, tout boueux et déchiré, donne l'impression d'un drapeau qui revient frémissant de la terrible épreuve...
De Blériot, avec sa machine-libellule, probablement trop belle pour entrer dans la dure réalité...
De Farman, le premier qui vola « de ville à ville »...
De Santos-Dumont, qui accroche à la voûte sa Demoiselle, pesant à peine 67 kilos, et avec laquelle il a fait, en se jouant, des vols de quatre à cinq cents mètres...
Toutes ces machines tournent tellement autour d'une idée semblable, qu'on sent aussi l'approche de cette solution définitive, celle qui limitera le champ des expériences, et fixera pour toujours les caractéristiques générales du type futur.

Et alors, devant les si nouvelles réclames :
ASTRA : Société de constructions aéronautiques.

AEROMOTEURS de N... et de N.
Fabrique de dirigeables — Vannes à Gennevilliers.

Hangars démontables pour ballons dirigeables, etc., etc...

Je voyais les modifications profondes et fatales que l'aéronautique introduira dans notre vie de demain :

La sérénité des hauteurs devenant une ironie ; les maisons comme renversées ; les cafés sur les terrasses ; les concierges en l'air ; le rez-de-chaussée transformé en étage calme, une partie de l'animation de la rue et des places publiques passant dans les nuages ; les hommes « ascenseurs » aussi nécessaires que les ascenseurs...
L'annihilation des défenses de la vie vivée, surtout à la campagne, où les gros murs des propriétés ne serviraient plus à grand chose...
La suppression des distances, des frontières, des douanes... l'Angleterre cessant d'être une île... les Indes à quatre jours de Paris...
Le bouleversement des règles de la guerre terrestre et maritime, la réorganisation nécessaire de la police ; la porte largement ouverte aux tentatives les plus audacieuses des voleurs...
Les ballons-bouées, indiquant les courants, les routes atmosphériques et les gares aériennes...
Les monoplans de maître, les trimètres biplans, les multiplans omnibus, etc., etc...

Et je me disais : * Merveilleuse Providence de Dieu, qui permet, à certaines heures psychologiques de l'humanité, d'apercevoir des choses très simples, que pendant de longs siècles, l'homme a côtoyées sans même les soupçonner ! »

Est-elle simple, en effet, cette perspective de la vapeur sur un piston !. Il suffisait de voir trépidier un couvercle de pot-au-feu pour la constater.

Est-ce simple, l'explosion d'une goutte d'essence dans un moteur !. ou la combinaison de deux roues de bicyclette accouplées par une chaîne L. ou le taillage en biconvexes ou biconcaves des verres de lunettes !...

Et pourtant, il a fallu attendre au dix-septième, au dix-huitième et au dix-neuvième siècle après le Christ, pour les découvrir et les utiliser.

Elle est tout aussi simple, la grande machine biplan de Wright ou de Farman !... Quelques bandes de toile tendues sur un double châssis d'osier...
L'homme, depuis l'œuvre, n'a pas su l'imaginer et la combiner avec un moteur.

Si bien que, devant les découvertes triomphales, à l'annonce desquelles le pauvre primaire se redresse dans une sorte d'ivresse d'orgueil, c'est un sentiment de profonde humilité qui étreint l'âme du penseur.

Où... même devant cette gloire, même dans l'enceinte de ce palais abritant de si généreux efforts, pauvreté et néant de ce ver humain, qui rêve d'être papillon un jour !

Quel contraste accablant entre le malin de toute une humanité en travail, arrivant après des milliers d'années, à la misère d'un précaire aéroplane, et le plus petit des oiseaux-mouches, chose vivante, vibrante, chantante, aimante, sortie comme en se jouant des mains augustes du Créateur !
Que la lumière soit... et la lumière fut !...
PIERRE L'ÉRMITE.

Gazette

Eloquence parlementaire

On n'a pas assez remarqué, dit le Cri de Paris, l'oraison funèbre que M. Brisson a consacrée à son ami et contemporain, le député Delbet.

Durant toutes les séances, s'éciait le vénéré président, je le voyais, en face de moi, les yeux fixés sur l'orateur dont il ne perdait pas une parole. Il suivait toutes les discussions avec une attention qui ne se démentait jamais. C'était, pour moi, le véritable modèle du représentant du peuple dans une nation démocratique.

Or, M. Delbet n'est jamais venu à la Chambre que pour parcourir les journaux et revues. Il consacrait à ces lectures toutes les séances, et il ne levait jamais le nez du banc, qu'il lisait.

Une seule fois, M. Delbet faillit gravement à cette habitude. M. Jaurès trottait à la tribune, la Chambre protestait si fort que le D^e Delbet abaissa un instant son journal et regarda ce qui se passait.

M. Jaurès le vit et s'écria :
— Monsieur Delbet, il n'est pas digne d'un homme tel que vous de m'interrompre.
— Moi ! moi ! exclama M. Delbet ahuri. Mais je ne dis rien.
Et ce fut la seule fois que le député « modèle » ouvrit la bouche.

M. Brisson a pour ses sujets d'oraison funèbre une intelligence serline.

« Zeppelinisme »

A propos du Salon de l'Aéro :
On sait que la catastrophe du dirigeable Zeppelin a porté à son apogée, de l'autre côté du Rhin, la popularité de l'inventeur allemand.

C'est la revanche du sentiment national sur le sans-gêne ou plutôt le sans-germanisme de la tempête qui enleva le dirigeable allemand comme un simple débris français.

Quoi qu'il en soit, tout en ce moment — à Strasbourg — se fait la marque Zeppelin. Il y a le col Zeppelin, la chourouff Zeppelin, le boudin, la saucisse, qui vous prennent un faux air de dirigeable — et s'appellent Zeppelin.

On a même des gilets fantaisie portant un médaillon du dirigeable Zeppelin. Il ne manque à Zeppelin, pour comble de popularité, que d'avoir son dirigeable ou sa tête en pain d'épices à la foire du Trône.

Mais c'est en France que se fait cette consécration de la popularité.

Brillat-Savarin et l'aviation

Brillat-Savarin, le sympathique gastronomes de Bugey, n'a pas écrit seulement la « physiologie du goût », il est l'auteur aussi d'une lettre sur les découvertes futures — elles étaient futures au temps de Brillat-Savarin, il y a cent ans — de l'aviation.

Je réval une nuit, dit-il, que j'avais trouvé le secret de m'affranchir des lois de la pesanteur, de manière que mon corps étant devint plus léger que l'air, je pourrais me lever et aller où je voudrais sans avoir besoin de m'appuyer sur rien.

Je vivais de notre temps, Brillat-Savarin eût donné son nom à des bateaux, sans doute, mais peut-être aussi à un aéroplane. Ce qui n'est pas peu contribué à développer encore le « goût » de nos contemporains pour l'aviation.

Pour Livres d'étrennes
Projections, Phonographes
Adressez 5, rue Bayard, Paris, VIII^e

L'agression

La qualification la moins sévère qu'on puisse faire de l'agression contre M. Fallières, est que c'est l'acte d'un fou. A défaut de celle-là, c'est à l'indignation d'en chercher une autre ; mais à l'odieuse, il faudra toujours ajouter l'imbécillité.

Tirer la barbe d'un vieillard en geste d'insulte, c'est en effet odieux, mais la tirer à un chef d'Etat, en geste de haute politique, c'est en même temps parfaitement bête.

Les excitations détraquent les cervelles, disent à ce sujet les journaux gouvernementaux.

C'est possible, mais les provocations sont susceptibles de les détraquer bien autrement.

Et si l'on place la question sur ce terrain, on est en droit de se demander d'où vient le détraquement général du garçon de café Mattis ; car, on ne le sait que trop, les provocations du gouvernement ne manquent pas. Pour ne pas récriminer au sujet d'un acte, objet de la réprobation de tous, le mieux est de dire qu'il vient uniquement d'un abus de mominette. (Pour nos lecteurs qui ne connaissent pas la mominette, il n'est point inutile d'expliquer que la mominette est une asbintine).

Ce qui me porte à pencher pour cette explication, c'est que jamais on ne vit attentat politique commis par un individu, dépourvu de toute arme, et qui semble avoir pris à tâche de compromettre les partis auxquels il se vante d'appartenir.

On n'a pas trouvé sur Mattis le moindre surin, mais en revanche ses poches étaient bourrées d'une médaille de l'effigie du général Mercier, d'une carte d'affilié à la Patrie française, d'un livret de Jaune et de timbres à l'effigie du duc d'Orléans. Il semblerait que ce fou isolé a pris toutes les précautions les plus réfléchies pour donner l'illusion qu'il vivait en nombreuse compagnie.

Cet ennemi exalté du gouvernement a même choisi, dans l'accomplissement de son attentat politique, le moment le plus opportun pour favoriser le succès du gouvernement aux élections sénatoriales.

Il a une chance singulière avec les attentats et les emplois, le gouvernement !

Dès qu'il a une élection qui le menace, il trouve un attentat ou un complot qui le sauve !

Nul n'a oublié le mouvement populaire qui s'était produit dans le pays contre le gouvernement lors des élections de 1906. Il fut sauvé par un si noir complot que personne n'a jamais pu y voir clair, tant M. Clemenceau a pris soin d'en cacher les trames dans les profondeurs de son cabinet !

Un autre moment de crainte de renversement, il a, comme par hasard, mis la main sur les armes de Tamburini ; à un autre, sur les papiers de la noueurelle ; ET, voilà qu'à la veille des élections sénatoriales, il met la main sur le garçon de café Mattis et sur ses poches !

Je ne vais certes pas jusqu'à dire qu'il ait combiné la mise en scène des exploits de Mattis, mais il m'est permis d'observer que les attentats et complots le servent singulièrement. A ce compte, je serais bien surpris qu'un nouveau complot ou un nouvel attentat ne vint pas se mêler aux élections sénatoriales que nous aurons au printemps de 1910 !

Quand on a de la chance, on n'en a pas pour un peu !

Ces observations ne nous empêchent pas de féliciter l'acte de Mattis, qu'une condamnation bien méritée rappellera peut-être à la raison. Je veux même croire que M. Fallières, moins éloquent pour lui que pour Solleilland, ne fera pas à son égard usage de son droit de grâce, sur la proposition de M. Clemenceau !

J. B.

L'entretien des églises

Le maire de Châteaudun ayant consulté M. Briand, ministre de la Justice et des Cultes, sur la légalité d'une délibération du Conseil municipal tendant à ne prendre à la charge du budget communal les grosses réparations que d'une seule église

sur trois que compte la ville de Châteaudun, M. Briand a répondu que ces dépenses sont, pour les communes, non pas obligatoires, mais facultatives. L'article 5 de la loi du 13 avril 1903 porte en effet : « L'Etat, les départements et les communes pourront engager les dépenses nécessaires, etc. »

Où, mais le principe général du droit commun est que tout propriétaire doit entretenir lui-même son immeuble et, puis-que la propriété des églises est transférée aux communes, elles doivent remplir le devoir général de tout propriétaire.

Ce devoir leur incombe d'autant plus que les églises doivent être tenues à la disposition des catholiques (loi du 2 janvier 1907).

Les souhaits de Noël au Vatican

Au Vatican, il n'y aura pas cette année de grandes réceptions ordinaires. Le Pape vient de recevoir à l'occasion de son jubilé les vœux du Sacré Collège, du corps diplomatique et des anciens corps de l'armée pontificale. Pour éviter de nouvelles fatigues, le Pape a décidé que les grandes réceptions de Noël n'auraient pas lieu cette année-ci.

Mort du général Février

Une dépêche de Grenoble annonçait hier la mort du général de division Février, du cadre de réserve, ancien grand-chancelier de la Légion d'honneur.

Né à Grenoble, le 21 octobre 1823, Victor-Louis-François Février sortit de Saint-Cyr comme sous-lieutenant au 1^{er} de ligne.

Nommé lieutenant en 1848, il était capitaine en 1851.

En février 1854, il était adjudant-major au 1^{er} zouaves lorsque son régiment partit pour la Crimée, où il reçut au genou une blessure dont il se ressentit toute sa vie.

Le 10 mars 1856, à la suite de cette campagne, Février fut promu chef de bataillon au 30^e de ligne et nommé chevalier de la Légion d'honneur. Il reçut le croix d'Officier à Solferino. En 1865, on le trouve lieutenant-colonel aux zouaves de la garde impériale, il avait été envoyé comme attaché militaire au Danemark ; l'année suivante, il avait suivi la campagne du Schleswig-Holstein.

Après une brillante carrière, le général fut nommé colonel du 77^e de ligne. Il combattit à Forbach, à Rezonville, à Gravelotte, où il reçut à la tête une blessure si grave qu'on le considéra comme mort.

Prisonnier de guerre, et mis en liberté sans conditions, le vaillant officier fut promu général de brigade le 2 janvier 1874. Commandant de la place de Lyon, il fut ensuite promu général de division le 6 juillet 1878. Commandant de la 25^e division d'infanterie du 13^e corps, il déploya à l'occasion des grandes manœuvres, en 1879, et en 1881, de remarquables qualités de tacticien.

Appelé en février 1882 à la tête du 15^e corps d'armée, à Marseille, il passa, le 27 février de l'année suivante, au commandement du 6^e corps, à Châlons, en remplacement du général Chanzy qui venait de mourir.

En 1883, le général Février fut appelé au Conseil supérieur de la guerre. Grand-offi-

cière, il fut nommé lieutenant-général en 1885.

En 1886, il fut nommé général de division et commandant en chef de la 15^e division d'infanterie.

Le 15 décembre 1908, le général Février est mort à Châteaudun.

Il avait épousé Mlle de Mézière et eut deux filles et un fils. Le général fut inhumé au cimetière de Châteaudun.

Le général Février était un homme de caractère et de cœur. Il avait une grande connaissance de son métier et une grande expérience de la guerre.

Il avait été promu général de division le 6 juillet 1878. Commandant de la 25^e division d'infanterie du 13^e corps, il déploya à l'occasion des grandes manœuvres, en 1879, et en 1881, de remarquables qualités de tacticien.

Appelé en février 1882 à la tête du 15^e corps d'armée, à Marseille, il passa, le 27 février de l'année suivante, au commandement du 6^e corps, à Châlons, en remplacement du général Chanzy qui venait de mourir.

En 1883, le général Février fut appelé au Conseil supérieur de la guerre. Grand-offi-

cière, il fut nommé lieutenant-général en 1885.

Le 15 décembre 1908, le général Février est mort à Châteaudun.

Il avait épousé Mlle de Mézière et eut deux filles et un fils. Le général fut inhumé au cimetière de Châteaudun.

Le général Février était un homme de caractère et de cœur. Il avait une grande connaissance de son métier et une grande expérience de la guerre.